

Prologue

Septembre 2002

Je sursautai en entendant la sonnerie de mon téléphone portable, que j'avais posé sur le siège passager. J'étais en voiture à l'heure de pointe et je répondis à contrecœur, alors que le feu passait au rouge.

— Doris, est-ce que je peux te parler? C'est Jörg à l'appareil.

Jörg Sommer, mon agent de liaison auprès des Renseignements intérieurs. Cela faisait des mois que j'étais en contact avec lui. À la suite des attentats du 11 septembre, j'avais enfin trouvé quelqu'un pour m'écouter. Il s'était présenté sous le nom de M. Sommer et nous nous tutoyions depuis un bon moment déjà. Nous nous voyions toutes les deux à trois semaines. Au début, il me laissait raconter mon histoire. Depuis quelque temps, il me posait des questions et j'y répondais; du moins, j'essayais.

Que me voulait-il? Nous avons parlé longuement lorsque nous nous étions vus deux jours auparavant. Il ne m'avait encore jamais appelée à cette heure-là, il n'avait encore jamais employé le mot « urgent ».

La peur m'envahit.

— Je suis au volant, protestai-je. Il vaudrait mieux que tu me rappelles sur mon fixe. J'arrive chez moi dans une demi-heure.

— Gare-toi immédiatement. Il s'est passé quelque chose. Je ne quitte pas.

Je mis le clignotant, déboîtai sur la droite, m'arrêtai devant une sortie de garage et allumai une cigarette avant de reprendre le téléphone.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

Jörg voulut savoir si j'étais seule dans la voiture, si quelqu'un pouvait nous entendre. Je répondis par la négative et lui demandai d'en venir au fait.

— Ton mari a été arrêté en Tunisie, m'annonça-t-il.

Bien fait pour lui : voilà la première pensée qui me traversa l'esprit. Puis je me demandai ce qu'Omar – c'est le nom que je lui donnerai dans ce livre – pouvait bien faire en Tunisie, avant de me dire que ça n'avait guère d'importance. Nous serions bientôt divorcés, ce cauchemar serait bientôt terminé.

— Ce n'est pas tout, ajouta Jörg. La police criminelle veut s'entretenir avec toi et t'envoie deux de ses hommes.

— Chez moi? Non, merci!

Je ne voulais pas. Je ne connaissais pas ces gens-là et je n'avais aucune envie de les connaître. Je faisais entièrement confiance à Jörg. Il m'écoutait, il savait tout de moi. Je lui avais donné toutes les informations que je détenais. Il n'avait qu'à parler lui-même aux hommes de la criminelle.

— C'est déjà fait, me répondit-il lorsque je lui confiai mes réticences. J'ai tout juste réussi à les empêcher de faire irruption chez toi. Écoute, Doris, les choses vont se passer de la façon suivante.

Il m'expliqua alors que les Renseignements intérieurs avaient dû transférer mon dossier à la police criminelle, plus compétente. Mais je ne l'écoutais plus. Jörg n'était plus responsable de moi, voilà tout.

— Ils se fichent que tu sois d'accord ou pas. Tu dois leur obéir, Doris, conclut-il.

Je me déclarai prête à obtempérer, mais à une condition : rencontrer ces hommes en terrain neutre. J'espérais encore pouvoir conserver la vie que je m'étais

construite au prix d'efforts immenses, après avoir quitté mon mari.

La presse s'empara de l'affaire peu de temps après. Un Allemand d'origine arabe avait été arrêté en Tunisie, et on le soupçonnait d'occuper une place importante au sein d'Al-Qaida. Il avait été interrogé par les services secrets tunisiens, et les services secrets américains s'intéressaient également à son cas. Il avait déjà fait l'objet d'une surveillance spéciale en Allemagne et avait été vu pour la dernière fois dans la petite ville où vivait toujours son épouse allemande.

Je n'arrivais pas à le croire! Certes, mon nom n'était pas cité, mais le prénom de mon mari ainsi que la première lettre de son nom de famille figuraient noir sur blanc dans les journaux. Bientôt, tout le monde comprendrait que c'était moi, l'épouse du terroriste présumé! Je me fichais de mes voisins, mais pas de ma famille ni de mon employeur. Ils ne devaient pas apprendre la nouvelle ainsi!

J'allai trouver ma supérieure hiérarchique le jour même. Au cours de notre conversation, je la prévins que la presse risquait de s'intéresser à moi. Lorsque je lui en expliquai la raison et lui parlai de ma collaboration avec les services secrets, elle me regarda, les yeux écarquillés.

— On se croirait dans un polar, me répondit-elle. Cela doit être terrible pour vous. En tout cas, ne vous inquiétez pas pour votre poste. Vous savez combien nous sommes satisfaits de votre travail. Vous pouvez compter sur notre soutien.

Quelques jours plus tard, elle retira tout ce qu'elle avait dit. D'après la direction, le fait qu'une employée soit liée de quelque façon que ce soit à Al-Qaida porterait préjudice à l'image de l'entreprise. Inutile de souligner que je n'étais absolument pas en contact avec ce réseau

terroriste. Une fois cette affaire oubliée et mon divorce prononcé, je pourrais revenir, me dit-on. Quelles seraient les étapes suivantes? Mon propriétaire allait-il m'expulser sous prétexte que j'étais une locataire dangereuse?

Ce soir-là, j'avais invité un homme à dîner à la maison. Cela faisait quelques mois que nous nous rapprochions, et nous étions sur le point de devenir un couple. Il connaissait mon histoire dans les grandes lignes. Pour lui, le passé, c'était le passé. Il disait s'intéresser beaucoup plus à notre avenir commun, mais peut-être changerait-il d'avis si mon passé me rattrapait. Sur le chemin du retour, j'achetai une choucroute, des saucisses de Vienne et du jambon. Je n'avais pas faim, mais cuisiner me permettait parfois de me détendre.

Alors que j'épluchais des pommes de terre, le téléphone sonna. Mon interlocuteur se présenta comme un journaliste du *Stern*.

— Je suis bien en train de parler à Doris Glück? demanda-t-il.

Je raccrochai sans dire un mot. Il rappela encore trois fois, si bien que je débranchai le téléphone et contactai la police criminelle depuis mon portable.

— Les journalistes ont mon numéro et ne vont pas tarder à frapper à la porte. Qu'est-ce que je dois faire?

— Gardez votre calme et n'ouvrez à personne. Raccrochez, nous vous rappelons immédiatement.

Ne pas paniquer, c'était plus facile à dire qu'à faire! Je retournai dans la cuisine, mis la choucroute à réchauffer et dressai la table pour deux personnes. Bougies jaunes, sets de table jaunes et serviettes en papier à motif de tournesol, rien de tel que des couleurs vives pour se redonner du courage, mais avaient-elles un quelconque effet sur l'angoisse?

Alors je vis par la fenêtre une automobile se garer en face de chez moi et une femme en descendre avec ses

courses. Dieu soit loué, ce n'était pas une journaliste. Puis mon portable sonna. Je devais tout laisser en plan, descendre par l'ascenseur jusqu'au garage souterrain, monter dans ma voiture et prendre l'autoroute en direction de Karlsruhe. Tout de suite.

— Nous nous occupons de tout. Il n'y a pas une minute à perdre, dépêchez-vous, me dit-on.

Je quittai mon appartement dans la précipitation. Alors que je sortais du garage en trombe, j'aperçus du coin de l'œil un homme qui attendait, debout, près de son véhicule. Surveillait-il l'immeuble? Si c'était le journaliste du *Stern*, il me suivrait certainement, je devais donc le semer. Mais, une fois sur l'autoroute, je reçus d'autres instructions. Je devais conduire plus lentement, plus prudemment. Il ne fallait pas que j'aie un accident, on avait trop besoin de moi. Je devais rouler sur la voie de droite, sans doubler personne. Une BMW noire m'attendait sur la bande d'arrêt d'urgence. Un gyrophare s'alluma brièvement, c'était notre signe de reconnaissance. Je freinai, laissai cette voiture démarrer devant moi et la suivis. Personne ne me dit où nous allions. Les explications, ce serait pour plus tard. Je tremblais de tous mes membres, je ne savais plus si j'avais éteint la plaque de cuisson en partant, je pensais à cette énorme choucroute que personne ne mangerait. À mon ami, qui serait bientôt devant ma porte. Je demandai si je pouvais raccrocher un court instant, le temps de l'appeler.

— Nous nous occupons de tout, me dit la voix à l'autre bout du fil. Détendez-vous, vous êtes maintenant en sécurité.

Cette soirée marqua le début de ma collaboration avec la police criminelle. Je dus laisser derrière moi tout ce que j'avais construit depuis que j'avais quitté mon mari : un travail bien payé avec des collègues sympathiques, un

bel appartement, mon cercle d'amis. Et même ma famille. Je fus prise en charge par le programme de protection des témoins. J'ai témoigné sous serment et je suis prête à le refaire devant un tribunal, si un procès a lieu un jour. En effet, mon ex-mari est ici. Au bout de quelques mois, les autorités tunisiennes l'ont extradé vers l'Allemagne, où il a été de nouveau interrogé. Mais, bien que les procès-verbaux portant sur lui et ses activités remplissent une étagère entière, on ne peut toujours pas le traduire en justice, les preuves accumulées contre lui jusqu'à présent n'étant pas suffisantes. On m'a dit qu'il faisait l'objet d'un contrôle judiciaire strict, mais il reste en liberté et subvient aux besoins de sa deuxième femme et de ses enfants grâce aux allocations familiales.

Quant à moi, je lutte pour me construire une nouvelle existence. Pour des raisons de sécurité, je n'ai pas pu retourner dans mon appartement. Je vis aujourd'hui dans une ville où personne ne me connaît, et je dois tout recommencer de zéro, sous une nouvelle identité. J'aimerais enfin pouvoir travailler, vivre normalement sans devoir me cacher ni mentir lorsque on me pose des questions. « Vous devriez vous inventer un passé et oublier tout ça », voilà ce que l'on m'a conseillé. Mais je ne veux pas ! Je dois dire la vérité et la crier haut et fort sur la place publique, même si raconter mon histoire me bouleverse, même si reconnaître combien j'ai été aveugle et naïve me fait mal au cœur. C'est ma façon à moi de lutter contre le terrorisme.

Et alors que je commence à peine à travailler sur ce livre, des attentats meurtriers sont perpétrés à Madrid. Une fois de plus, des civils innocents sont pris pour cible. C'en est trop !

1

— Pourriez-vous m'aider, s'il vous plaît? me demanda une voix masculine teintée d'un fort accent étranger.

Je levai les yeux de mon journal. Devant moi se trouvait un Arabe pure souche, vêtu d'un costume sombre. Il arborait un sourire timide, comme s'il avait peur que je l'envoie promener. Je remarquai également sa grande beauté; la ressemblance avec l'acteur Omar Sharif était si frappante que je ne parvins pas à détourner le regard.

— Oui, bien sûr. Que puis-je faire pour vous? demandai-je à mon tour.

Je compris qu'il désirait faire passer une petite annonce dans un journal et qu'il avait besoin d'aide pour en rédiger le texte. Comme je devais me dépêcher de partir pour mon rendez-vous suivant, je posai le journal sur la table et me levai. Un mètre seulement nous séparait, mais j'avais l'impression qu'il était beaucoup plus près, comme si je pouvais ressentir la chaleur qui émanait de sa personne.

— Si vous le souhaitez, nous pouvons fixer un rendez-vous ici à 17 heures et je vous donnerai un coup de main, lui dis-je.

Je fus moi-même surprise des mots que je prononçai: ce n'était vraiment pas mon genre de donner rendez-vous à un inconnu avec qui j'avais à peine échangé trois phrases.

Début octobre 1987, j'étais représentante pour une marque de cosmétiques et je passais la semaine sur la route, principalement dans le sud de l'Allemagne. Un jour

à Constance, un autre à Karlsruhe ou bien à Francfort. J'avais également des clients dans de petites villes. En revanche, je me rendais rarement à Bonn.

Le fait que je déjeune dans ce petit café suranné du centre-ville était le fruit du hasard. Et si la serveuse m'avait apporté l'addition tout de suite après que je la lui eus demandée, je n'aurais jamais rencontré cet homme.

J'avais trente et un ans et un travail prenant, raison pour laquelle je profitais autant de mes rares moments de temps libre. Je sortais souvent avec mon amie Sarah, elle aussi célibataire, ou avec une bande d'amis. Nous croquions la vie à pleines dents et rencontrions sans cesse de nouvelles têtes. Nous sortions au restaurant et en discothèque. Quand il faisait beau, nous allions nous baigner, faire du vélo ou de la randonnée. Sarah cherchait ainsi l'amour de sa vie, contrairement à moi. Je prenais la fuite dès que je rencontrais un homme qui voulait s'engager. Ma liberté était mon bien le plus précieux.

Cet après-midi-là, tout fut oublié. Je rendis visite à mes clients, les conseillai, pris les commandes et présentai les nouveaux produits, comme à mon habitude. Mais je continuais à voir ce bel étranger debout devant moi, légèrement penché en avant. Ce sourire timide, ce costume bleu foncé qui lui allait à ravir, ces belles mains soignées. J'entendais cette voix mélodieuse qui s'efforçait de prononcer correctement chaque mot. Plusieurs heures plus tard, je sentais encore sa chaleur.

— Vous êtes pressée? me demanda mon dernier client.

Je regardais sans arrêt ma montre, ce qui ne lui avait pas échappé.

— Oui, j'ai encore un rendez-vous, répondis-je.

Viendrait-il? Et, d'ailleurs, comment s'appelait-il? Pourquoi ne lui avais-je même pas demandé son nom? Alors que je me dépêchais de rentrer à l'hôtel, j'avais l'impression de planer. « Attention, Doris, pensai-je. Tu es déjà

passée par là. Tu es en train de tomber amoureuse d'un homme entraperçu trois minutes! »

J'avais déjà connu un mariage raté, complètement raté. À quinze ans, je croyais avoir trouvé le grand amour en la personne de Markus, à peine plus âgé que moi. Nous étions tellement fous l'un de l'autre que nous nous serions mariés sur-le-champ si mes parents nous avaient laissés faire. Je dus prendre mon mal en patience jusqu'à ma majorité. Catholiques pratiquants, ils auraient bien voulu empêcher ce mariage, mais je ne les écoutais pas. Je n'avais qu'une idée en tête, partir de la maison. Je n'étais pas malheureuse, je m'entendais même plutôt bien avec mon frère et mes deux sœurs, mais j'en avais assez de me faire rabaisser sans cesse par mon père. Un sentiment partagé. Nous avions tous les quatre soif de liberté. Caro, ma sœur aînée, fut la première à se marier. Elle était magnifique dans sa robe blanche. Mon tour vint quelques mois plus tard, en blanc et à l'église, tout comme elle.

— Tu n'en fais toujours qu'à ta tête, me dit mon père juste avant la cérémonie. Nous avons beau user notre salive à essayer de t'expliquer, tu ne nous écoutes pas. Un jour, tu t'en mordras les doigts!

Il ne croyait pas si bien dire. Sept ans plus tard, je demandai le divorce après avoir surpris Markus au lit avec une autre femme. Mes parents voulaient que je me réconcilie avec lui, mais il n'en était pas question.

— Vous étiez si heureux ensemble, me disait ma mère dès que l'occasion se présentait.

— Au début, oui, lui répondis-je un jour, alors qu'elle continuait à faire pression sur moi.

Je pouvais difficilement lui expliquer que Markus rentrait tard à la maison, souvent ivre, et qu'il me frappait lorsque je refusais de faire l'amour avec lui. Certes, cela n'arrivait pas souvent mais, chaque fois, c'était la fois de trop. Lorsqu'il avait cuvé, il s'excusait, il montrait qu'il

s'en voulait, il m'offrait des fleurs et parvenait effectivement à m'attendrir. Mais je ne pouvais ni ne voulais lui pardonner son infidélité. À cause de Markus, je ne croyais plus à l'amour. « C'est fini pour moi, pour toujours », affirmai-je plusieurs fois à Sarah, qui ne manquait jamais de répliquer : « Doris, il ne faut jamais dire jamais. Tu ne sais pas ce qui peut te tomber dessus. »

J'entrai tout sourire dans le hall de l'hôtel, je pris ma clé à la réception et fonçai sous la douche. Je me lavai les cheveux, me parfumai et me maquillai, comme pour un vrai rendez-vous galant. J'observai d'un œil expert mon reflet dans le miroir, aussi nerveuse qu'une jeune fille de dix-sept ans.

« Il ne viendra sûrement pas », tentai-je de me convaincre alors que je prenais la direction du café, délibérément en retard. Mais, derrière la vitre, je l'aperçus assis à la table même où j'avais déjeuné. Un Coca devant lui, il alluma une cigarette et jeta un coup d'œil vers la porte. « Tu vois, il est aussi nerveux que toi », pensai-je en franchissant le seuil. Lorsqu'il me vit, son visage s'éclaira. Il se leva précipitamment et m'avança une chaise. Il rayonnait, comme s'il se réjouissait sincèrement de ma venue, tout en restant sur la réserve. Je commandai moi aussi un Coca et l'invitai à m'expliquer ce qu'il voulait.

— Je viens d'Égypte, commença-t-il. Dans mon pays, difficile. Pas d'avenir pour moi. J'ai étudié les mathématiques, je suis professeur, mais pas de travail.

La conversation se révéla laborieuse car il ne parlait pas couramment l'allemand, mais, d'après ce que je compris, il voulait poursuivre ses études ici.

— Quelle matière souhaitez-vous étudier? demandai-je.

— L'aérospatiale, répondit-il. Construire des avions et apprendre à piloter.

Il tendit les bras et imita un avion, ce qui nous fit éclater de rire tous les deux. Puis il reprit son sérieux. Son

visa touristique n'était valable que trois mois, et il ne voulait en aucun cas retourner dans son pays natal. En parlant avec les mains et en mêlant quelques mots d'anglais à la conversation, nous parvenions à nous comprendre assez bien.

— Les gens très pauvres, dit-il. Pas de travail, tout est sale. Hommes politiques pas bons pour le peuple, mentent, ne s'intéressent qu'à l'argent. Allemagne beaucoup mieux. Propre et joli. Très beau pays. Les gens heureux ici.

Son projet consistait à faire passer une petite annonce dans le journal pour rencontrer des Allemandes. Il espérait trouver une femme qui accepterait de l'épouser afin qu'il puisse rester ici, peu importe qu'ils vivent ensemble ou non. Il était même prêt à la payer. Je l'écoutai attentivement et trouvai cette idée assez curieuse, mais sans plus. Son envie de rester vivre en Allemagne était aussi sincère que son désespoir. Ces deux sentiments se lisaient dans ses yeux, ce qui m'émut profondément.

— Je veux travailler ici, tu comprends? Me marier, gagner de l'argent pour femme et enfants.

— Et tu comptes trouver ta future femme, la mère de tes enfants, grâce à une petite annonce?

Le tutoiement s'était imposé spontanément. À mesure que nous discutons, nous nous penchions de plus en plus l'un vers l'autre. Non seulement j'avais plaisir à le regarder, mais, en plus, son parfum m'attirait. Nous nous faisons face. J'avais tellement envie de lui toucher les mains, de les prendre dans les miennes. J'aurais voulu voir disparaître la table qui nous séparait et sentir ses bras autour de moi.

— Pourquoi pas? répondit-il. J'ai du mal à rencontrer des femmes ici. Elles n'aiment pas les étrangers.

Il avait très peu de temps libre car il travaillait dans un restaurant arabe tenu par l'un de ses amis. Et il n'osait

pas aborder les femmes dans la rue ou dans les cafés, de peur qu'elles ne lui rient au nez en l'entendant parler allemand.

— Tu ne t'es pas montré aussi timide avec moi, dis-je en sentant le rouge me monter aux joues.

— Ça veut dire quoi, « timide »? demanda-t-il.

— « Timide », ça veut dire... Il nous faudrait un dictionnaire. Bref, parfois, tu y arrives avec les femmes. La preuve, je t'écoute et nous allons rédiger ton annonce.

Il ne se passa rien de plus ce soir-là. Nous échangeâmes nos noms, nos adresses et nos numéros de téléphone. Je lui expliquai que je repartais le lendemain pour Mayence, où je vivais.

— C'est loin d'ici?

Il parut soulagé quand je lui répondis par la négative, puis insista pour payer l'addition et me raccompagna à mon hôtel. Au moment de nous dire au revoir, nous ne nous serrâmes pas la main. Nous nous embrassâmes encore moins, préférant laisser nos yeux parler d'eux-mêmes. C'était tout simplement agréable de ne pas se sentir obligé de faire quoi que ce soit.

Je lui souhaitai bonne chance une dernière fois, et il attendit devant la porte que je sois bien rentrée.

Une fois couchée, j'eus la nette impression que mes sentiments des premiers instants avaient laissé place à autre chose. Omar avait des problèmes auxquels il fallait trouver une solution. Pour cela, il avait besoin de mon aide et il l'obtint. J'avais toujours eu un côté bon Samaritain, j'aimais aider les personnes dans le besoin, pour peu que je les connaisse ou qu'elles me soient sympathiques. Et Omar m'était bien plus que sympathique. Au cours de ces quelques heures passées ensemble, il avait fini par me plaire. Le lendemain matin, j'étais toute guillerette. Je passai la journée à penser à « mon Égyptien » et à me demander si la réciprocité était vraie. J'étais certaine que

nous nous reverrions très bientôt, même si nous n'avions convenu de rien.

Son annonce parut dans un quotidien de Bonn. « Professeur égyptien de mathématiques, vingt-neuf ans, aimerait rencontrer femme allemande. » J'étais impatiente de savoir si quelqu'un allait se manifester et fus très surprise lorsque Omar me téléphona un soir pour m'annoncer qu'il avait déjà reçu trois ou quatre lettres. Il donna rendez-vous à ces femmes dans « notre café », comme nous appelions le lieu où nous nous étions rencontrés. Il y régnait une atmosphère sympathique et feutrée, avec des fauteuils confortables, tapissés de velours rouge sombre et un grand comptoir en bois laqué sur lequel se trouvait une machine à café qui embaumait toute la pièce. Comme trois jours passèrent sans que j'aie de nouvelles, je pris l'initiative de le rappeler pour savoir si ses recherches avaient porté leurs fruits.

— Non, malheureusement, répondit-il.

L'une des femmes était repartie dès qu'elle l'avait vu. Une autre était beaucoup plus âgée que lui.

— Elle avait quel âge? demandai-je.

Au téléphone, il nous était plus difficile de discuter et Omar ne comprit pas ma question.

— Moi? Vingt-neuf, répondit-il.

— Pas toi, elle. Bref, peu importe. Rome ne s'est pas faite en un jour. Sois patient, lui dis-je pour lui redonner du courage.

Il devait rencontrer une nouvelle postulante le lendemain et me téléphona juste après son rendez-vous, qui, encore une fois, n'avait abouti à rien. Cette situation commençait à l'attrister.

— Quand repasses-tu à Bonn? me demanda-t-il.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. Au cours de ces derniers jours, Omar m'avait vraiment manqué.

— Je ne peux pas, j'ai du travail, répondis-je.

— Tu pourrais venir me voir le week-end prochain? J'ai encore un rendez-vous samedi à 13 heures, dans notre café.

À la demande d'Omar, je fus donc présente. La candidate fronça le nez devant la simplicité de l'établissement. Visiblement, la seule chose qui l'intéressait était de mettre le grappin sur un homme fortuné. Elle me demanda combien d'argent Omar possédait.

— Aucune idée, répliquai-je, mais sûrement pas assez à votre goût.

Cinq minutes plus tard, elle était partie.

— Si tu avais posé quelques billets sur la table, elle t'aurait épousé sur-le-champ.

Il éclata de rire.

— J'ai eu la même impression. Heureusement que tu étais là, *alhamdulillah!*

Nous décidâmes de nous marier une semaine plus tard. Était-ce son idée ou la mienne? Je ne sais plus. Tout alla très vite, nous n'en discutâmes pas pendant des heures, loin de là. Plus tard, j'ai essayé de trouver une explication rationnelle, en vain. Je n'ai pas agi par pur altruisme ni par intérêt financier, je gagnais bien ma vie, j'aimais mon travail plus que tout et mes supérieurs étaient contents de moi. Je subvenais seule à mes besoins. J'ai fini par me rendre compte qu'il me fallait un homme, tout simplement. Et pas n'importe lequel: mon bel Égyptien, qui était prêt à vivre avec moi, à m'aimer et à m'apporter de la stabilité.

— C'est la seule chose que je souhaite depuis que je t'ai rencontrée, me dit-il ce dimanche soir. Je veux une femme comme toi. Depuis que je te connais, je vis dans l'espoir que tu m'épouses.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé tout de suite?

— Parce que tu aurais refusé.

— Tu as probablement raison. Écoute, Omar, si ça ne marche pas, nous nous séparerons. Tu partiras de ton côté et moi du mien.

— *Inch'Allah!* répondit-il. Si Dieu le souhaite, nous resterons ensemble. Je pense qu'Il veut notre bonheur, car Il a fait en sorte que nous nous rencontrions.

— Exactement. Remettons-nous-en à Dieu et faisons de notre mieux.